

EMMANUEL FARGE



« L'émergence des organes chez l'embryon révèle le rôle des contraintes mécaniques dans le cancer »

Quand a-t-on découvert les liens entre contraintes mécaniques et cancérogenèse ?

Emmanuel Farge : Dans le domaine, un des travaux pionniers a été mené dans les années 1990 par Valerie Weaver, à l'université de Californie à San Francisco, et Mina Bissel, du Berkeley Lab. Elles ont montré que les cellules réagissent à l'augmentation de la rigidité de leur substrat en multipliant le nombre de leurs points d'adhésion à ce substrat. En conséquence, les cellules placées sur un substrat rigide interagissent préférentiellement avec ce dernier plutôt qu'avec leurs voisines. Ainsi, des cellules qui normalement coopèrent pour former des épithéliums bien organisés se désolidarisent et s'étalent sur un substrat rigide.

Pour relier ces travaux au cancer, on doit rappeler que les tumeurs bien développées créent une fibrose qui est en soi un support rigide pour les cellules. Cette

BIO EXPRESS

22 MARS 1966
Naissance à Paris.

1992
Thèse de biophysique moléculaire.

1993
Maître de conférences à l'université Paris-Diderot et à l'institut Pasteur.

1996
Responsable du groupe Mécanique et génétique du développement embryonnaire et tumoral, à l'institut Curie, à Paris.

2006
Directeur de recherche à l'Inserm.

fibrose est constituée de la matrice extracellulaire, riche en collagène. Dans une tumeur bien installée, elle se densifie. Les médecins le savent bien : lors d'une palpation, ils traquent les zones dures, signe d'une tumorigenèse avancée. Ainsi, dans une tumeur rigide, les cellules cancéreuses s'émancipent de leurs voisines

Les cellules cancéreuses choisissent donc d'interagir avec le substrat plutôt qu'avec leurs congénères ?

Emmanuel Farge : La cellule sonde en permanence la rigidité de son substrat grâce à un réseau de protéines (l'actine et la myosine) contractile et connecté aux jonctions qui ancrent les cellules entre elles (voir les Repères, page 6). Quand les cellules tirent sur un substrat mou, celui-ci suit le mouvement et les jonctions se déforment peu : les molécules qui les composent ne changent pas de conformation. Ce n'est pas le cas avec un substrat dur. Parmi les protéines des jonctions, la taline adopte une nouvelle

conformation, ce qui a pour effet, après une cascade de réactions biochimiques, l'ajout d'autres jonctions dans la cellule et de favoriser son interaction avec le substrat plutôt qu'avec ses semblables.

C'est assez frappant. Quand on cultive des cellules épithéliales de la glande mammaire sur un substrat, elles s'assemblent en feuillets et forment des petits canaux (par où normalement circule le lait). Lorsqu'on augmente la rigidité du substrat, les cellules perdent leur cohésion et préfèrent adhérer au substrat rigide. À l'inverse, des cellules tumorales cultivées sur des substrats mous redeviennent normales. Ainsi, une compétition a lieu entre la tendance des cellules à adhérer ensemble pour former des structures physiologiques et celle à adhérer avec un substrat pour finalement former des structures pathologiques, invasives, tumorales.

Ce que vous décrivez s'applique pour des tumeurs déjà installées, qu'en est-il en amont ?

Emmanuel Farge : En effet, l'influence de la rigidité de l'environnement ne peut pas se faire sentir durant les étapes les plus précoces de la tumorigénèse. À ce stade-là, nous avons récemment mis en évidence le rôle de la pression de croissance tumorale. Dans une tumeur qui démarre, l'hyperprolifération anarchique des cellules, dans un environnement géométrique constant et contraint, génère de la pression. Nous avons découvert que cette pression induit l'activation de voies biochimiques tumorigènes dans les tissus sains qui environnent le foyer tumoral. En d'autres termes, des cellules saines dépourvues de mutations mais comprimées deviennent tumorales !

Cette fois, cette transformation requiert la bêta-caténine, une autre protéine des jonctions qui assure le relais mécanique entre l'extérieur et le cytosquelette intracellulaire. Soumise aux contraintes mécaniques, elle changerait de forme et rendrait accessible un site où une autre protéine, nommée SARC, fixe un groupe chimique phosphorylé. La bêta-caténine ainsi modifiée n'interagit plus avec les jonctions et devient un facteur de transcription qui peut rejoindre le noyau et y déclencher l'expression de gènes tumoraux...

On distingue deux situations selon la présence de mutations ou non. C'est que, dans le cytoplasme, veillent des gardiens, en l'occurrence des complexes nommés GSK 3APC chargés d'envoyer sur la voie de dégradation la bêta-caténine phosphorylée avant qu'elle n'entre dans le noyau. Dans

une cellule dépourvue de mutations, ce processus est efficace, même si quelques molécules de bêta-caténine relarguées des jonctions après sollicitation mécanique parviennent tout de même au noyau. Il y a alors hyperprolifération cellulaire, mais pas de tumorigénèse. Ce serait l'équivalent du déclenchement de tumeurs bénignes.

Toutefois, quand l'un des gènes codant la protéine APC (un élément du complexe GSK 3APC) est muté, l'efficacité des gardiens est réduite de moitié. Cette fois, la quantité de bêta-caténine qui atteint le noyau est suffisante pour déclencher la tumorigénèse.

On est au carrefour de la mécanique et de la génétique...

Emmanuel Farge : Tout à fait. Deux types de paramètres différents, l'un mécanique et l'autre génétique, doivent être anormaux et pathologiques pour mener vraiment à la tumorigénèse. Deux points intéressants sont à mentionner. D'abord, une seule mutation sur une copie du gène APC (nos cellules ont deux exemplaires de chaque gène) suffit pour développer une tumorigénèse (après stimulation mécanique) alors que le plus souvent, plusieurs mutations sont nécessaires.

Ensuite, cette mutation constitue une prédisposition pour 80 à 85% des tumeurs du côlon chez l'humain comme chez la souris. Un individu ayant hérité ou acquis cette mutation pourrait alors être particulièrement sensible aux contraintes mécaniques anormales, tumorigènes, mais aussi à celles résultant d'un transit intestinal difficile.

D'un point de vue général, ces observations rejoignent les résultats de beaucoup d'études épidémiologiques montrant que la carte génétique des individus ne suffit pas toujours à prédire l'apparition de tel ou tel type de tumeur. Elle doit être associée à l'examen de l'environnement, c'est-à-dire du mode de vie, pour prétendre renseigner sur les risques de développer des tumeurs. L'approche épidémiologique est le plus souvent complexe, car on doit évaluer l'effet de

nombreux facteurs, tels la pollution, le tabac et même le chlore des piscines.

Notre cas est plus simple, parce qu'il relève du microenvironnement : une contrainte mécanique, due à une tumeur existante et une mutation unique. Mais nos observations coïncident bien avec les modèles qui émergent à un niveau beaucoup plus macroscopique, comportemental.

Pour aller au bout de l'idée, rappelons que par le passé, deux écoles de pensée se sont succédé en biologie. Avant le milieu du xx^e siècle, les scientifiques tel D'Arcy Thompson étaient très focalisés sur la mécanique du développement des formes. Et puis, l'avènement de la génétique, de la biochimie et de la biologie moléculaire a orienté la discipline vers la génétique.

Ce n'est qu'aujourd'hui que les deux visions commencent à se réconcilier. Et de fait, on le voit ici, ce rapprochement est indispensable pour bien comprendre les phénomènes en jeu dans la tumorigénèse, en particulier ceux résultant du couplage fort entre paramètres pathologiques physiques et génétiques.

À propos de morphogénèse, quels liens unissent les mécanismes que vous mettez en évidence et l'embryogénèse ?

Emmanuel Farge : Il se trouve que la bêta-caténine, dont on a vu le rôle clé de messenger entre contraintes mécaniques et tumorigénèse, a d'abord fait parler d'elle en embryogénèse, il y a une quinzaine d'années. À l'époque, quand je suis arrivé à l'Institut Curie, on savait qu'un certain nombre de gènes régulent les changements de forme de l'embryon, par exemple pour créer un tube digestif. Il me semblait difficile d'imaginer que le génome régisse cette morphogénèse sans aucun « contrôle qualité » : à des moments clés du développement, le génome devait être « informé » de l'état d'avancement de la forme qu'il régule.

J'avais alors proposé que l'expression des gènes du développement embryonnaire